

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 18

Artikel: Enfer et paradis
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223229>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNEAbonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.Compte de chèques postaux **II. 1160**Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



A PROPOS DE TSINS.

IS lé journaux ant racontâ coumeint lo tsin de la reïna dé Suède étai mort pou aprî sa maîtressa. L'ant bin fé; ci brâvo tsin étai autrameint méreinte que 'na certaïna dama dé France dont nos ont traou parlâ.

On vint dé conduire à son derraï repous, on hommo daïs plie respectablos de Lausena, M. S. de C. Ci départ a fé ressovegni dé la mort daou père, et l'è dinse que nos aient apprai que lo père d. C. avâi étâ rappelâ subiteint on dzo que sè promènâve avoué sè dous tsins. Quand on lo trovâ, lé fidélos animaux lo gardâvant sè bin qu'on ne pouâvé pas lo totsi. Lo valet mîmo (ora défunt) foué mosu.

On hommo metcheint avoué lé bités n'è ni intelligeint ni bon. Nôutron vesin Samin ne reingadzivé jamé on domestico quand vayai que son bétail ein avant pouaire. Fasaï bin; sè faut défiâ daï dzeins saens bontâ por lé bités.

A. Tsiros.

LO PÈRE COUQUELHION ET SE GET.

SE fasâi vilhio, lo père Couquelhion, mâ l'avâi adî bon soclio, boun'estoma, daï tsambe que pouâvant oncora pidâ avoué daï pe dzouvene et daï man à motchâtâ lo bâosenî que sè sarâi permet de lo mourgâ. Quant à la coraille, mè pouôro z'ami! vo z'einfatâve avau on demi-pot de novî tando que lo relodze fiasâi lè nâo coup dâo mâtet de la matenâ. Et pu, po fougâ, allâ lâi! la pipa, la cigala, cliâo fêtu de papâi blianc que lâi dîant la chêtse, tot lâi étai bon. Vo mè farâ pas crêre que lo tabac et lo vin ne le mainteignant pas vedzet et robusto quemet iena de cliâo grante sapalle dâo Dzorât. Faillâi lo vère!

Tot parâi lâi a ougie que lâi baillîve daï couson. Que volîai-vo? On è ti dinse. On a tsacon onn' èpena dein sa tsè et ti lè pere l'ant on vè qu'atteind lo berboulâdzo. L'ètselhie! (l'écharde), dâo père Couquelhion l'étai sè get, sè doû get *besson*, quemet desâi. Po coumeincî lâi avant colâ on bocon, et pu lâi avâi seimblîâ qu'on l'âo z'avâi betâ dedein onna panerâ de sabllia. Et pu l'affère s'étai einvenimâ et po fini la juva l'avâi baissî, baissî. Et mé l'avâi de dzoûto de bâire sè quartette et de fougâ son Griessebaque âo bin son Schurtse, mé sè get lâi gravâvant de vére. Ma fâi, lo père Couquelhion cein lâi fasâi mau bin: Vère lo grand selâo dâo bon Dieu, l'è tot parâi ougie, allâ pî!

On dzo, lo père Couquelhion lâi tint pe rein mè et lo vaicé que va vè lè mândzo dâi get. Faut vo dere que, ora, lè mândzo sant pas atant sùti que du dèvant: vo guierant *pè breque* et ein a ion que l'è po lè get, on autro po lè z'orolhie, on traisiêmo po lo cotson âo bin lè dzenâo, la pétublie, lo félin, lo tsin, lè pormon. Po lè bré, l'è lo mîmo affère, lâi a lo dotteu ein drâi et prâo su lo dotteu ein gautse. Et lo père Couquelhion l'a de dinse à son mândzo:

— Vîgno po mè doû get *besson* que voudrant que fasse adî né, que lo selâo lè cliou! Lo mândzo l'a vouaitî à tsavon et lâi a fé:

— Dite dan, père Couquelhion, bâide-vo?

— Oï!

— Galézameint?

— Oï, cein m'è bon et digno.

— Eh bin, faut pe rein bâire. Et pu, fougâde-vo?

— Oï!

— Galézameint?

— Oï, cein mè convint.

— Eh bin! faut pas fougâ, ni bâire. Vaut mî sè portâ on bocon moin bin et gardâ sa juva.

— Vâi mâ! dinse se lo bâire et la pipa mè sant salutairo, mè faut lè latsî po mè get.

— Oï!

— Eh bin, na fâi na! Vo faut pas vo z'èmaginâ que po duve croûie bornatse vu laissî veni avau tota ma capita!

Marc à Louis.

ENFER ET PARADIS.

EN jour que j'avais erré quelques paires d'heures à la chasse aux morilles sur une des majestueuses terrasses qui se superposent du Léman au Jura, je vins à échouer, vers la fin de l'après-midi, dans une des pintes d'un village à moitié blotti dans de plantureux vergers. Le vin y était un peu dur ou récalcitrant, comme aurait dit mon ami François Dutaillet, mais, quand on est altéré, que ne boirait-on pas? Las d'avoir tant viré dans les talus et sous les bosquets du pays, je m'étais assis dans une niche de fenêtre de la «chambre à boire» du «Café des Amis» et je m'appuyais paresseusement du dos à la paroi. Sans me préoccuper des deux autres clients qui devisaient à l'extrémité de la salle, je m'appretais à faire un petit somme, lorsque j'entendis la voix nasillarde de l'un des deux indigènes dire à son vis-à-vis:

— Eh bien, Louis, que crois-tu qui soit plus près de nous, le paradis ou l'enfer?

Comme c'était la première fois que j'entendais poser ce problème avec une pareille désinvolture, j'ouvris les oreilles, impatient de tenir la clef de l'énigme.

L'homme interpellé ne se pressa point de répondre. De sa main noueuse, il rebroussa sa tignasse hirsute, puis, un peu embarrassé, il fit:

— Tout dépend où l'on se trouve.

La réponse n'était point mauvaise, mais elle dérangeait visiblement les plans de l'autre interlocuteur. Celui-ci reprit:

— Louis, allons, voyons! Je parle de nous deux et de tous ceux qui, comme nous, sont des ingénus et vivent au petit bonheur. Regarde un peu ce qui se produit dans la vie de tous les jours et dis-moi si l'on ne traverse par le paradis avant d'arriver à l'enfer?

Du petit doigt, Louis se cura énergiquement l'oreille droite, comme s'il eût voulu faire comprendre qu'il n'avait pas bien saisi le sens des paroles de son compagnon, puis, sans se presser, il vida son verre pour y découvrir, sans doute, l'idée qu'il cherchait. Mais, l'inspiration ne s'y trouvant pas, il se contenta de dire d'un air détaché:

— Jacques, tu m'embêtes avec tes devinettes! Si tu veux faire de l'esprit à mes dépens, on «verra voir».

Jacques qui connaissait parfaitement la bonaserie de son ami Louis pour l'avoir mise souvent à l'épreuve, ne se laissa point décourager et poursuivit:

— Est-ce qu'il ne serait plus permis de constater ce qui est? Il n'y a du reste jamais rien à perdre à savoir manier la boussole pour son orientation personnelle, car un homme averti en vaut deux. Eh bien! je dis que toi, Louis Desvents, tu te trouves à cette heure plus rapproché du paradis que de l'enfer.

Louis Desvents, qui ne s'attendait guère à un pronostic aussi favorable, se mit à sourire, satisfait, en demandant à quoi il devait cette heureuse circonstance.

— Toi, Louis Desvents, continua son ami Jacques, tu as le vin joyeux. Un bon verre, rempli et vidé en un rythme qui aiguillonne les pensées, te met en gaité et jamais je ne te vois aussi heureux que lorsque tu es en goguette. Seulement, le lendemain, mon bon, c'est la lie qui réagit. Tu es régulièrement d'humeur telle qu'on n'ose pas te regarder! C'est l'enfer après le paradis!

Le sourire s'était évanoui au coin des lèvres de l'ami Louis qui avait l'air de réfléchir. Le «on verra voir», dont il avait menacé son compagnon tout à l'heure, lui revenait probablement à l'esprit et il cherchait un argument capable de rétablir l'équilibre. L'ayant apparemment découvert, il rompit le silence en disant d'un ton résigné:

— Oui, Jacques, tu as peut-être raison. Les gens ingénus comme nous traversent en effet le paradis avant d'arriver à l'enfer. Moi aussi, je connais un gaillard qui un jour fit la connaissance d'une demoiselle charmante et qui roucoulait du matin au soir. Tant que durèrent les fiançailles, ce furent des cajoleries sans fin, un vrai jardin d'Eden. Mais, depuis la noce, depuis le jour où ils goûtèrent à la pomme de l'arbre de la connaissance, la douce demoiselle d'autrefois s'est muée en une Xantippe revêche, au parler autoritaire et aux gestes péremptoirs. Oui, depuis lors, le pauvre mari rongé son mors et trouve que les heures du paradis furent bien courtes comparées à celles de l'enfer.

Sans dire une parole, Jacques sortit son porte-monnaie, déposa son écot sur la table et s'en alla l'air tout penaud.

Au bruit de la porte grinçant sur ses gonds, l'hôtesse surgit juste à propos pour recueillir les confidences de Louis Desvents qui riait sous cape en disant:

— Je l'avais averti de ne pas me taquiner. Il n'a pas pu retenir sa «poisonne» de langue et à mon tour je lui ai présenté le miroir pour qu'il s'y regarde et constate que lui également a traversé le paradis avant de s'attarder en enfer. Je n'ai fait, d'ailleurs, que lui répéter ce dont il s'est plaint avec amertume à moi-même maintes fois, seulement, voilà, il y a des vérités que l'on veut bien confesser soi-même, mais que l'on ne goûte guère dans la bouche de tiers.

Et moi, spectateur ignoré, en réfléchissant à cette scène fort instructive, je me disais que sans doute Louis Desvents, en prononçant son «on verra voir» en guise de mise en garde, songeait à «un verre à voir», par quoi il voulait désigner évidemment le miroir qu'il opposa avec beaucoup d'à propos à son ami Jacques. Depuis lors, je me suis promis de me souvenir de cette tournure pit-

toresque du langage des clients du « Café des Amis », car cela me paraît beaucoup plus nouveau et plus plaisant de dire un « verre à voir » qu'un « miroir », surtout quand il s'agit d'une glace propre à refléter les dessous de nos vies.

Amé Schabzigre.

Vieille connaissance. — Un témoin, en déposant dans une affaire de testament, fait du défunt une description physique et morale des plus précises.

Le juge. — Eh bien ! vous paraissiez avoir connu M. B... très intimement !

Le témoin. — Moi ? Je ne l'ai de ma vie vu ni connu !

Le juge. — Alors comment se fait-il... ?

Le témoin. — C'est bien simple : j'ai épousé sa veuve !

Au restaurant. — A présent, monsieur désire-t-il l'addition ?

— Oh ! non, gardez, gardez, mon ami, j'ai fort bien diné, je ne désire plus rien.

LA RUE EST A EUX...

PARFAITEMENT, la rue est à eux, c'est leur domaine, elle leur appartient... nous avons tous les risques.

Elle est à eux de droit, car la rue sans eux, ce ne serait plus la rue, elle devient une chose ingrate, insipide, froide, mortelle pour ceux qui sont obligés de la traverser ou même de la longer. Elle est la trahison, la lâcheté et l'hypocrisie sans limite. C'est le danger perpétuel, une source d'ennui et d'émotion.

Quel charme résiste à l'ennui ?

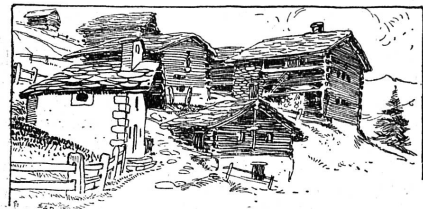
Les autorités ont beau dire « nous sommes là, nous surveillons, nous ouvrons l'œil et le bon. »

N'empêche qu'elles ne peuvent que prévenir et encore.

Le piéton trouve que le divertissement n'a rien d'agréable et les grognons ont des propos énergiques pour stigmatiser la danse en rond sur certaines places, cependant que d'un geste autoritaire l'homme juché sur son piédestal éphémère, vous enjoint de passer entre les lignes. Et le piéton obéit.

Cependant, si le piéton désire absolument cesser de vivre, un geste de désobéissance suffit.

Si la rue est à eux, comment faire pour passer ? Qu'ils nous passent par dessus, pardine !



PERCE-NEIGE.

Histoire de la Ville et du Village.

Le ne s'agit pas d'un conte de fées ; ni de prince amoureux et charmant, ni d'une adolescente dont il eût été plaisant de décrire les traits délicats, le teint pur et la chevelure soyeuse. Un titre fait pressentir une histoire, un nom évoque une silhouette. Mais ce ne sera pas le cas ici, et ce que je raconte, si simple que ce soit, semblera ne pas être vrai, justement parce que je n'emprunte rien, ni à la légende, ni à la fantaisie.

J'ai rencontré Perce-Neige dans la montagne. Il était vieux, solide et barbu. Il montrait, sous son unique chapeau de toujours — un feutre roussi, verdi, cuit par le soleil et tassé par l'averse — deux petits yeux aigus et prestes. Sa barbe flottait, blanche aux pointes, et jaunée sous la bouche — d'un ton de mousse rôtie par l'été — à cause de la pipe.

Quand j'ai vu Perce-Neige, en face du chalet où il y a un géranium — il fendait du bois. Son dos s'arrondissait au-dessus du billot trapu, son bras court élevait la lourde hache, et les deux morceaux tombaient, réguliers, à droite et à gauche.

Dans la montagne, ce n'est pas comme à la ville ; on se salue sans se connaître. Il n'y a guère que lorsqu'on se connaît bien et qu'on se voit beaucoup, qu'on ne se salue plus.

Perce-Neige et moi, nous nous sommes salués. Je ne sais pas qui a commencé ; les deux en même temps, probablement. Là-haut, on ne pense pas toujours à sa dignité.

Des nuages couraient. Du doigt, j'ai montré la Cime de l'Est, et j'ai dit : « Mauvais ? »

Perce-Neige, d'un coup, a fiché sa hache dans le bois, a sorti un instant sa pipe, et m'a assuré que ce ne serait pas encore pour aujourd'hui.

J'avais un carnet. En parlant, je m'efforçais de noter, de quelques coups de crayon, sa tête de vieux marchand de statuette qui a aussi joué de l'orgue de Barbarie et posé pour les peintres.

Pour ne pas l'effaroucher, je regardais la montagne, comme si je m'appliquais à reproduire un pic. Il y a des simples qui n'aiment ni le crayon, ni l'objectif. Je me souviens d'une peau de nœlle humide que j'ai reçue un jour que je prenais un croquis dans une ruelle d'Alger. Je n'avais pas pris cela pour la preuve que je plaisais à quelqu'un de mystérieux et de caché, mais plutôt pour un message un peu méprisant à l'adresse d'un étranger inopportun et curieux.

Pour l'instant, Perce-Neige me tentait — mais il ne devait pas être dupe. J'en eus l'impression à voir tout à coup ses yeux rapetissés et luisants.

Tranquillement, il bourrait sa pipe, pour me donner le temps ; et comme je m'étonnais de lui voir tasser, du pouce, une espèce d'herbe verdâtre, il m'expliqua, avec un geste vers les pâturages en dessous, que c'était du tabac de montagne. L'autre, le vrai, restait rare et cher.

Probablement pour me faire plaisir, il me dit, avant de reprendre sa hache : « Il y a un autre photographe qui a passé ici la semaine dernière. »

Pour lui, un crayon, c'est trop petit pour représenter quelque chose. Il ne se fait idée d'un métier qu'à partir d'un instrument ou d'un appareil.

J'ai voulu savoir pourquoi Perce-Neige portait un si joli nom ; quand je suis rentré, on m'a raconté l'histoire.

C'est le village qui l'a baptisé.

Perce-Neige a une tendresse pour la bouteille.

Perce-Neige, les fins de semaine, se récompense d'avoir travaillé, en même temps qu'il se console de l'idée d'avoir à recommencer.

Un soir d'hiver — à quoi bon attendre l'été pour avoir soif ? — Perce-Neige disparaît.

On l'avait encore aperçu dans le trajet qui mène de l'auberge à sa hutte. Et, plus rien. C'était une fin de semaine ; on savait que Perce-Neige avait, ce soir-là, largement passé la mesure. Et pourtant, il était d'un beau tonnage.

Le village se mit à sa recherche. On s'inquiéta, chercha, appela. On évoquait déjà l'accident de l'an dernier, quand le père Borniau, la plus belle trogne de l'auberge, avait roulé jusqu'au village d'en dessous.

Finalement, à quelques mètres du trou à lapin qu'il habite, on le découvrit sous un petit monticule de neige. Il neigeait encore, doucement. Le chien du postier, qui avait un grand-père Saint-Bernard, se démenait et grattait. On mit l'homme à jour ; il était « enneigé » ; un bout de barbe grise dépassait qui remuait légèrement dans la bise.

On le secoua de sa neige ; on l'emporta comme un sinistré, plein de sommeil et de vin.

Un bon feu, des flanelles chaudes, des frictions et un massage à faire chanceler un bœuf, le sortirent de sa demi-mort.

Les malins prétendent que c'est l'odeur du vin chaud qui le rappela complètement à la vie.

Et il sortit de l'aventure, avec, en plus de la soif qui lui restait fidèle, un joli nom, que lui donna le village.

Pierre Alin.

La Patrie Suisse. — La Fête des Camélias, à Locarno, son corso fleuri ; l'inauguration de la Foire de Bâle ; la Landsgemeinde d'Appenzell. Voilà quelques-unes des actualités offertes par la « Patrie Suisse » du 30 avril, on lira, en outre, avec intérêt une étude de M. Benjamin Cornuz, sur St-Prex, bourg historique ; la chronique musicale d'Al. Mooser ; enfin une belle étude de Maurice Jeanneret, sur deux peintres neuchâtelois : Madeleine Woog et H. Durand.

En promenade. — Lui. — Tiens, je t'ai rencontrée hier avec un grand brun, c'est un ami ?

Elle. — Mais non, c'est mon mari !

LA MÈRE PINSON.

PETITE, maigre et geignarde, traînant ses souliers éculés sur toutes les grandes routes, insoucieuse de la mode au point de se contenter d'un vieux chapeau toujours posé de travers, d'une robe noire élimée et d'un châle brun noué dans le dos, telle apparaît Louise Bourlazi dite la mère Pinson.

L'âge qu'elle a ? Personne ne saurait le dire. Cinquante-cinq, soixante ans tout au plus. On lui a toujours vu cet air guilleret, cette face enluminée, cette voix haute et ce verbe rapide qui lui ont valu son surnom.

Mon oncle Benjamin, qui la connaît de vieille date, dit volontiers : « Quand la mère Pinson ouvre le bec, tu peux être tranquille, il n'y a qu'à s'asseoir et attendre que la bobine soit déroulée. »

Orpheline de bonne heure, à l'âge de quatorze ans, elle entra en fabrique ; ensuite elle devint femme de chambre à l'étranger. A son retour au pays, elle se maria avec un colporteur en papier à lettres, savonnettes et lacets de souliers. Mais le colporteur avait toujours soif, ce qui obligea la mère Pinson à le remplacer de bonne heure dans ses tournées.

Quand son mari mourut, elle se trouva seule au monde, mais ne pleura pas, tant elle était contente d'être délivrée de « ce fantôme qui lui attrapait toutes ses économies ».

Dès lors, elle travailla dans une buanderie, puis dans une fabrique de biscuits et, durant six mois, elle fut sommelière dans un café de tempérance. Cependant, la vie sédentaire n'avait rien pour lui plaire ; aussi, dès qu'elle eut réalisé quelques économies, elle loua un petit appartement, acheta un fer à bricoler et se mit au travail.

Et maintenant, elle s'en va, cahin caha, sur les grandes routes, les mains appuyées sur sa poussette dans laquelle il y a, empillées les unes sur les autres, une demi-douzaine de caisses en fer-blanc.

En été, elle porte son éternel chapeau noir aux ailes relevées ; en hiver, un foulard gris qu'elle peut nouer sous le menton ; c'est plus commode, mais cher et ça tient chaud.

Pour les avoir parcourues en tous sens, elle connaît les routes de la bonne moitié du canton ; elle sait à quelle heure passe le premier autobus, lequel s'en va vers la plaine, emportant, pour tout voyageur, le pasteur qui se rend à la capitale ou le régent qui part en vacances. Elle connaît les camions des Grands Moulins, ceux des marchands de bois et les automobiles des députés. Elle sait, sur le bout du doigt, tous les articles du code de la circulation et quand des chauffeurs imprudents se permettent des excès de vitesse et l'éclaboussent au passage, elle leur fait le poing et déverse sur eux des paquets d'injures.

Lorsqu'elle pénètre dans un village, ses yeux soupçonneux repèrent partout les gosses aux intentions mauvaises. A la manière dont ces derniers se comportent à son égard, elle juge de la valeur du régent ou de la régente de l'endroit. Elle dit : « A Chamoron, il y a un bon régent, ça se voit rien qu'à la manière dont les enfants sont polis, tandis qu'à Panney... ah ! ne m'en parlez pas, parents, enfants, régent et régente, tout le monde est mal élevé. » Il est juste d'ajouter que, dans ce dernier village, ses clients se comptent sur les doigts de la main.

Au cours de ses tournées, elle s'arrête devant chaque maison, saisit une caisse de la main droite et frappe résolument à la porte. Dès qu'on voit apparaître sa figure enluminée qui s'irradie d'un sourire séséraphique, on n'a pas le cœur de la renvoyer, d'autant mieux qu'on connaît la puissance de sa langue. Car cette langue, qui ne s'arrête jamais, est capable de méduser les foules, de faire battre quatre montagnes et de mettre un village, une paroisse, que dis-je une paroisse ? une contrée tout entière sens dessus dessous. C'est une petite langue rose, pointue, acérée, qu'on aperçoit à peine derrière ses dents gâtées ; c'est à la fois un ornement et une menace, une épée de Damoclès suspendue sur la tête de n'importe qui. Je puis vous affirmer que la mère Pinson ne la tourne